

plaisir et le devoir, il avait pu rencontrer l'Association Agricole dans la ville de Sherbrooke. (Acclamations.) Cette Association était importante et de grande valeur. Elle avait faite de grandes choses promises envers la richesse et la prospérité de la Province Supérieure; et quoiqu'elle eut existé que peu de tems dans le Bas-Canada, elle avait aussi fait un grand bien. (Acclamations.) Elle promettait de mettre la province, et surtout les Townships de l'Est, partie si florissante du pays, dans les Domaines de sa Majesté dans l'Amérique Britannique du Nord. L'utilité des Associations Agricoles a été depuis longtemps éprouvée et admise. Surtout étaient elles nécessaires dans un pays nouveau, dont les ressources avaient à être développées, et dont les moyens de richesse dépendaient sur le travail des mains et des champs entièrement. Les améliorations qu'elles ont faites dans la Province Supérieure, et dans aucune partie elles n'ont fait autant de bien qu'elles en ont fait dans les Townships de l'Est. Les agriculteurs autour de lui connaissent la valeur de telles associations plus que lui, et ils savaient quel bien elles avaient fait dans cette partie de la province. (Acclamations.) Il lui avait toujours paru que les Townships de l'Est avaient un droit d'être traités avec grande considération par le gouvernement du Canada. Et pour cette raison, par rapport à leur situation, étant placés sur les bords d'un autre pays, ils doivent venir en contact avec ses habitants, et se donner l'hospitalité. Les habitants des Townships de l'Est surtout sont plus en état d'offrir l'hospitalité aux concitoyens des Etats-Unis, pour leur prouver dans quelle amitié et intimité nous désirons vivre, et que nous espérons que le Traité de Réciprocité ne serait non seulement d'un bienfait pécuniaire aux habitants des deux côtés de la ligne, mais comme on s'y attendait il sera avantageux dans un point de vue moral. (Acclamation.) Le commerce libre et sans restriction était, il croyait, la grande liaison entre les différentes nations; et le commerce tel qu'on l'avait constitué la paix des nations, et rien ne pouvait plus que le commerce pour entraîner un lien d'amitié et de fraternité. En effet le commerce avait plus fait sous ce rapport qu'aucun traité de paix avait fait ou ferait; car tandis que le premier appelait à la juste opinion seulement, le dernier, engageant leur intérêt personnel, s'emparait du mal comme du bien. Il espérait que bientôt la grande étendue de terres inutiles dans cette partie de la province serait ouverte et colonisée; que les améliorations dans la science agricole augmenteraient de jour en jour; et ceci, quand il y aurait besoin; des moyens additionnels de communication seraient fournis, afin que les produits des champs et ouvrages manuels pussent rapidement être transportés aux marchés. Plus il y aurait d'améliorations sous ce rapport, mieux ce serait pour les deux parties de la province. Le Canada a été considéré comme la province divisée, il considérait cette partie de la province comme

participant de la nature des deux, comme un lien entre les deux sections de la province, aussi bien qu'entre le pays et les Etats-Unis. Il croyait que l'union du Canada était la fondation de son importance future, le grand élément de sa grandeur future. La présomption était une mauvaise chose dans un individu; mais il doit y en avoir dans un pays ou rien n'avancerait. Il pensait que la recommandation de la rupture de l'union des deux Canadas, serait un acte préjudiciable au peuple, à tous les meilleurs intérêts et à la prospérité future de la province. (Acclamations.) Il n'hésitait pas à manifester cette opinion, néanmoins il ne la considérait comme politique, car il ne l'aurait pas exprimée. Le débat ne serait pas de rompre les liens qui unissent actuellement les deux sections de la province, mais quelle des deux viendrait véritablement grande et très prospère, quelle des deux développerait le plus ses ressources, et répandrait parmi le plus grand nombre, la plus grande richesse. Touchant le voyage que se propose de faire son Excellence au Lac Memphramagog, il dit qu'il pensait passer par un pays agréable à la vue, et excessivement riche et fertile; et après les avoir remerciés encore une fois de l'honneur qu'ils lui avaient fait, il proposa en retour "Le Maire et la Corporation de Sherbrooke."

L. Brooks, éc. un des membres de la Corporation répondit par un discours excellent; après avoir remarqué que Sherbrooke était comme un diamant dans le brut et avait besoin d'habileté de capital, de patience et de persévérance, pour le perfectionner, il énuméra de nombreuses beautés naturelles des environs, ornés de collines, de vallées et de montagnes. L'orateur parla aussi des moyens qu'elle avait de devenir une grande ville manufacturière, une seconde Lowell, et qu'il l'espérait que sous peu d'années, le bruit du Magog se mêlerait au bourdonnement de quelques milliers de roues, un centre de richesse pour le pays, et une source d'emploi et de profit pour la population. Il y avait peu pour attirer les étrangers à la ville elle-même, mais s'il y avait une chose dont elle pourrait être orgueilleuse, et c'était celle-ci, le respect pour les lois de la terre, et la loyauté et l'attachement soumis à la Reine, aucune cité ou province ne pourrait rivaliser avec elle. "L'Armée et la Marine" furent alors proposées, et le Major Campbell y répondit en peu de mots. Ce monsieur dit que, quoiqu'il y eut longtemps qu'il avait quitté le service, il ne serait pas dit qu'il aurait hésité à remercier pour la santé proposée. Il n'avait pas le don de l'éloquence, mais qu'il n'y avait pas besoin d'un beau langage pour leur dire ce que l'armée et la marine avaient toujours été et ce qu'elles seraient toujours. Il n'avait qu'à référer pour cela à Alma, Balaklava et Inkerman, et aux dernières nouvelles de la Baltique pour montrer la bravoure de l'autre. Si son sort avait été de rester au service de son pays c'eût été son plus grand désir et ses plus grandes délices que de partager avec

ses confrères en armes, les périls, l'honneur, et la gloire qui furent ceux qui combattaient pour les droits de la liberté et la paix du monde, devant les murs de Sebastopol. (Grandes Acclamations.) Le Maire proposa alors "Le Président et les Membres de l'Association Provinciale Agricole du Bas-Canada."

Le Major Campbell répondit à la santé avec beaucoup d'habileté. Nous regrettons que le défaut d'espace nous empêche de reproduire en détail son adresse excellente. Il serait impossible de donner à nos lecteurs une idée de la moitié des bonnes choses qu'il dit, des remarques riches, fortes et pratiques qu'il fit aux agriculteurs présents sur la nécessité de faire tout ce qu'ils pourraient, individuellement et collectivement. Si l'agriculture, dit-il, était la base de la base de la prospérité de cette province, si chaque individu était intéressé dans son avancement. Et chaque individu doit se demander comment il pourrait promouvoir ces intérêts et quels efforts il pourrait faire pour son avancement. Dans la mère patrie l'agriculture comme science, a été développée pratiquement et pleinement, et aucuns moyens n'avaient été trouvés pour cette fin que les Associations Agricoles établies dans les différents comtés. Ici en Canada nous essayons, à une humble distance, de la suivre dans ses démarches. Il y avait besoin en vérité d'un élément. En Angleterre il y avait une classe très riche engagée dans l'agriculture; qui pouvait dépenser beaucoup pour assister son avancement et son amélioration. Ici nous ne les avons pas; mais il faut suppléer à leur défaut. Nous n'avons pas d'individus qui pussent mettre la main dans leurs poches, et sans gêne souscrire cinquante piastres par année à la Société d'Agriculture de leur Comté; mais nous pourrions avoir, et nous devrions avoir, certaine personnes qui voudraient y souscrire chacun leur piastre. La Législature de la province assiste sagement le cultivateurs, et a passé un acte par laquelle une certaine somme est annuellement appropriée, sous de certaines conditions, à l'aide de ces Sociétés d'Agriculture de Comté. Mais ces comtés avaient-ils répondu, comme ils le devaient, à cette acte généreux et libéral? Il craignait que non. Dans le Bas-Canada, suivant sa division municipale, qu'il y avaient trente-six comtés; et dans trois d'iceux il n'existait aucune société. Des autres trente-trois restant seize seulement avaient souscrit assez pour avoir toute l'aide du gouvernement. Assurément cette apathie devrait être veillée, cette indifférence réprimandée; et si ces faits sortaient de la chambre où il ennumérait, il espérait qu'ils auraient ce bon effet. L'agriculture pouvait maintenant se glorifier d'avoir un Représentant dans le cabinet du Gouverneur-Général, qui était à la tête du bureau, entièrement dévoués à son intérêt et à son progrès. Le *Journal d'Agriculture* aussi était publié à un prix pour qu'il fut regu par chacun et pour le plus pauvre cultivateur dans la province, et ce.